

Zeitschrift: Domaine public

Herausgeber: Domaine public

Band: 42 (2005)

Heft: 1647

Artikel: Tokyo : l'ère du flipper

Autor: Danesi, Marco

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1013547>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ère du flipper

Un touriste perdu au milieu de la capitale japonaise rapporte quelques bribes d'une flânerie solitaire.

La foule terrasse les passages à piétons tracés à l'endroit, à l'envers, de biais, de travers, partout. Le peuple du shopping piétine le carrefour de Shibuya, quartier des loisirs et des jeunes, écrit le guide. Ils ont vingt ans en moyenne, quand le reste de l'archipel vieillit, victime d'une espérance de vie monstrueuse: 85 ans pour les femmes, 78 pour les hommes. La vague enflé, noire de monde. Elle se cabre avant de soulager la pression de la fourmilière. Elle décharge des individus heureux de traverser la route. Ensuite, ce sont les voitures qui décollent la marmelade humaine. Tokyo exulte au milieu d'une agglomération de trente-cinq millions de personnes.

Les filles se bagarrent dans les photomatons. Elles posent, s'exposent, pouffent à chaque photo. L'appareil mitraille les petits clichés autocollants qui servent à monter un *manga* personnalisé. Les teenagers jouent aux vedettes pour quelques yens. Le faux au prix du réel les arrache à la folie du «on». Le japonais ignore la première personne. Il méconnaît le vertige de la solitude. Impensable dans un pays où s'entassent 330 habitants au kilomètre carré (165 pour la Suisse). La généalogie, la filiation effacent le prénom. Les ancêtres morts tourmentent les vivants, à jamais. Au pied de Shibuya, la clameur cogne sur les *pachinko*. Les clients lancent les billes dans le circuit et le tapage commence. Ils avalent cigarettes et bonbons, courbés sur les flippers. Quand on gagne, les machines vomissent une avalanche de billes. Que l'on échange contre des bibelots. Les jeux d'argent sont interdits, même si on monnaie les trophées dans des kiosques voisins. *Pachi-pachi*, dit le japonais. Le clapotis des petites choses ou le crépitement du feu. La musique matraque les corps. Les asèche, puis les relâche. A la fin, il ne reste qu'à manger nouilles, porc et bouillon. A défaut McDonald's et Wendy's balisent le territoire.

Harajuku explose à l'ouest de Tokyo. Les quinze à dix-huit encombrent le quartier transformé en hyperbole du prêt-à-porter. Les boutiques vendent marques et dégriffés. L'uniforme de saison pour les filles prescrit bottes, jambes nues et chair de poule. Il y a une variante avec baskets et chaussons épais. Les cheveux longs, raides, désespérément bariolés, accablent les visages pâles. Les garçons perdent leurs pantalons, malgré les Nikes armés d'amortisseurs et airbags. Ça traîne dans les décombres des bâtiments démolis et reconstruits. Harajuku vit une métamorphose permanente. Les architectes montent et démontent un Lego indifférent au tremblement de terre. La jeunesse fume et *chat* via satellite. La cigarette d'un côté, le mobile de l'autre. Les enfants dépensent l'argent des parents, en silence. La folie du nombre accouche d'une discipline muette. A défaut, le suicide souille Internet (vingt-cinq décès pour cent mille habitants, le double des Etats-Unis mais avec une population deux fois plus grande). Les rendez-vous électroniques entre anonymes pour un *hara-kiri* collectif font un tabac. Une fois désaxée la beauté théâtrale de l'ordre social - crise économique et occidentalisation aidant – la violence se découvre masochiste aujourd'hui, sadique demain.

La misère campe dans les jardins d'Ueno, Tokyo nord. Les sans-abri se regroupent en petits cantonnements où s'amusent les trésors des rafles quotidiennes: matelas, journaux, boîtes en alu, bouteilles, vêtements,

cartons, fauteuils déglingués. La société du recyclage travaille dur. Les hommes-bactéries décomposent déchets et emballages. Les Japonais adorent envelopper, emboîter, enrober. Et le *kimono* illustre l'art suprême de l'emmaillotage. Des ombres furtives traversent les campements. Elles vont pisser, quémander des mégots et racler les fonds de poubelles. Elles rôdent suivant des itinéraires figés. De la tente aux toilettes. Des toilettes au banc public. Du banc public au distributeur de café. Du distributeur à la tente. Il y a autant de circuits que de misérables. Jusqu'à former un réseau. Sclérosé celui-là. Alignés dans les catacombes de l'Hôtel de ville, deux tours antisismiques de 48 étages qui rappellent la virilité mégalomane de l'architecte Tange Kenzo, d'autres malheureux se préparent pour la nuit. L'humidité creuse les muscles et le béton. Les hommes déplient les cartons. Ils montent les refuges sous les néons. C'est l'heure de dormir. On tire une couverture et bonne nuit.

Les employés prennent d'assaut les bureaux. Ils courent une course perdue d'avance. Les journées de quinze heures meurent dans la bière. A la fin, ils ronflent dans un hôtel à capsules. En route, ils piquent journaux et déjeuner - MacDonald's ravitailler le peloton avec des paquets-repas saisis au vol pour un yen. Les *salary men* guettent les panneaux lumineux qui compulsionnent l'actualité. La publicité vend des voyages bon marché en Suisse (six cent mille Japonais vont et viennent chaque année entre le Kappelbrücke à Lucerne et le Cervin). Les gares de Tokyo - Shinjuku en tête, envahie chaque jour par deux millions de pendulaires, SDF et autres passants - pompent les salariés comme des billes à *pachinko*. Le jeu tourne tout seul. Vraiment Bouddha. La clameur pénètre la civilisation du silence et des spectres, de la modération et de Shinto. Les annonces de retard, la litanie des correspondances, la scansion des consignes couvrent le décompte des réincarnations. Le fracas des hauts parleurs, le tintamarre des jeux vidéo, le bourdonnement des kilowatt-heures blessent la chair du *kabuki*, du *no*. Les codes millénaires se livrent au *karaoké*. Les couleurs acides des boîtes de nuit baissent à tue-tête les fonctionnaires en libre sortie. Tout le contraire de l'aphasie laquée du métro aux heures de pointe. D'abord en rang - ces files scientifiques où l'on attend son tour - ensuite déformés les uns contre les autres, les voyageurs se taisent, ferment les yeux, s'évanouissent le temps du trajet, viennent en cachette les fesses d'une voisine. Ils se réveillent à la sortie. L'ouverture des portes en musique les refoule à la surface. Avant de retomber dans le flipper. Ainsi la ville se dilate, sans centre de gravité. Il n'y a pas de *downtown*, mais des quartiers accoudés les uns aux autres. Tantôt ils se bousculent, tantôt ils s'entremêlent. A la manière d'un match de *sumo*. Verre et béton remplacent peau et muscles. Le *dohyo*, le périmètre du combat, embrasse palais et bidonvilles, HLM et vieilles maisons en carton. C'est l'oscillation, le déséquilibre provoqué par les poussées et les reculades des plaques urbaines, à la dérive comme les continents, qui déchaînent le mouvement des hommes, et parfois de la terre. Pure mécanique. Ordonnée et agencée par une armée de fonctionnaires au service de la loi et de la fluidité, histoire de conjurer la panne, donc la chute et le vide. D'ailleurs, néant n'a pas de mot en japonais. *md*

Reportage réalisé grâce aux prix Pascal-Arthur Gonet 2004.